

soit refuser d'être considérés comme des domestiques, renvoyer les textes à leur auteur et faire que le matériel ne sorte pas alors que l'organisation en a besoin — soit accepter l'inéluctabilité de la chose et sortir en catastrophe un matériel dégueulasse dont par la suite l'organisation (l'auteur y compris) leur fera reproche.

Pendant 18 mois de fonctionnement de l'atelier, nous n'avons pu que choisir entre ces deux possibilités. Aujourd'hui l'accumulation des frictions et de l'énervement conduit à poser officiellement le problème : aucun travailleur, de quelque imprimerie que ce soit, n'accepterait d'être traité (dans son travail) comme le sont les camarades de l'atelier. Mais les travailleurs de l'imprimerie travaillent pour un patron, et la grève est leur arme, pas celle des permanents techniques de la Ligue. Alors ?

Peut-être est-il possible, et nous allons de toute façon tenter l'expérience, d'établir des normes minimales de travail concernant la présentation des textes, les délais entre leur remise et leur sortie, etc... et de faire accepter officiellement et publiquement ces normes par les instances dirigeantes de l'organisation. Ce qui voudra dire : si les normes sont respectées (et elles peuvent toujours l'être, quelle que soit l'urgence), nous nous engageons à fournir tel travail à tel moment, si elles ne le sont pas, nous ne nous engageons à rien, et nous ferons ce que nous jugerons le mieux pour l'organisation. Ce qui voudra dire aussi : si ces normes sont respectées, nous nous engageons à un travail plus rigoureux (en particulier la préparation de copie, étape importante impossible aujourd'hui), et, surtout, nous accepterons les critiques qui nous sont faites et que nous ne pouvons, aujourd'hui, que considérer comme utopiques.

c) la fin d'une première époque : poser ce problème, c'est, en effet, marquer la fin d'une première époque d'existence de l'atelier, celle de l'apprentissage, celle du « Un pas en avant, deux pas en arrière » (augmentation de la quantité, baisse des prix mais baisse de la qualité), et préparer le passage à l'étape suivante, celle du « Mieux vaut moins mais mieux » que nous sommes en mesure d'assumer.

Un minimum de rationalisation et programmation, une présentation meilleure des textes, nous permettront d'échapper aux contraintes de temps qui nous lient aujourd'hui à une forme dégénérée de rentabilité, et d'être réellement responsables de notre travail. C'est-à-dire améliorer la qualité du matériel produit. C'est-à-dire travailler en équipe véritable de permanents qui apprécient et comprennent ce qu'ils font parce qu'ils le maîtrisent de façon collective au lieu de le subir de manière éclatée. C'est peut-être un rêve, mais seules les bornes ne rêvent pas ; c'est en tout cas une condition nécessaire de notre développement de prendre sérieusement en considération ces problèmes à la racine.

d) la racine du mal : que s'est-il déjà passé, que risque-t-il de se passer encore ? Un bilan superficiel et statique est établi, il se solde par le remplacement de certains permanents qui ne semblaient pas correspondre à leur tâche, le départ d'autres qui arrivent à bout de résistance nerveuse, le renforcement de telle équipe, l'affaiblissement de telle autre... comme des pions que l'on déplace, ou comme un remaniement ministériel. Et puis c'est reparti pour un tour. Mais les contradictions s'accumulent patiemment, on ne peut pas les licencier ou les changer de service. Et aujourd'hui, l'atelier de fabrication, aussi productif soit-il, se trouve au cœur d'un problème grave qui le dépasse largement : celui de notre propagande écrite.

L'atelier IBM est au cœur du problème pour une raison bien simple : il est au bout du processus de création c'est lui qui est responsable, en dernière analyse,

de ce qui sort des rotatives. Ce qui veut dire que, le problème général de la propagande n'étant pas résolu (et pour beaucoup même pas posé), les contradictions et les difficultés sont reportées d'une étape à l'autre pour venir s'échouer au pied de la falaise, à la fabrication, qui ne peut rien reporter puisqu'elle est au bout du processus, et où tout s'accumule. La vision simpliste de l'histoire consistait alors — « les animaux malades de la peste » — à considérer (même si on le fait avec bienveillance) que « la fabrication... ça ne va pas ».

Or, les problèmes que posent les camarades de la fabrication ne sont pas seulement des problèmes techniques. Meilleure présentation des textes ? Soit. Rationalisation ? Soit encore. Programmation à long terme ? Soit également. Mais il est impossible de s'en tenir là : et les textes écrits en mauvais français ? Et les textes (comme on dit) « écrits par des étudiants » ? Et les textes trop longs que nous sommes obligés de composer en petits caractères (contre notre volonté) pour ne pas avoir à les vendre trop cher ensuite ? Et les affiches au texte interminable à réaliser en quelques heures ? Et Rouge, surtout, qui n'est conçu, ni écrit politiquement et qui existe plus comme une mosaïque d'articles que comme autre chose ?

Il est évident que le problème est là. Le poser, c'est poser celui de l'ensemble de notre presse. Celui de Rouge et du bilan qu'il faudra tirer un jour. Celui de la presse spécialisée (FSI, étudiants, lycéens, presse ouvrière...). Celui des brochures faites le plus souvent au petit bonheur la chance. Celui, plus généralement, de la propagande : la longueur et le style des brochures, le graphisme des affiches, Rouge, encore et toujours Rouge... Ce problème, l'atelier de fabrication ne peut le résoudre. Mais il peut le poser. Et refuser de porter les conséquences d'une réponse qui ne vient pas.

CLOVIS

Notes

(1) A toute fin utile : il est évident que faire un texte sur l'atelier IBM en tant que tel comporte une bonne part d'arbitraire. L'atelier n'est pas plus indépendant des autres « services » du local qu'il ne l'est de l'organisation. En ce sens, le sort réservé au matériel sorti joue pour beaucoup dans le travail effectué. Quand dactylos et maquettistes acceptent de multiplier les heures supplémentaires pour faire sortir de toute urgence un texte qui, ensuite, traîne plusieurs semaines dans le local, il y a comme un disfonctionnement, et tout le monde ressent sans plaisir l'inutilité des efforts accomplis. De même quand une brochure trop longue, mal écrite, mal conçue est sortie, tout le monde est persuadé qu'elle ne se vendra pas (ce qui arrive généralement) et a le sentiment de travailler pour des prunes (trôtskystes). Fondamentalement, les permanents de l'atelier ne sont pas des employés qui tapent et maquettent sans chercher à comprendre ; ils portent un jugement sur les textes et la façon de les présenter et leur travail se ressent de ce jugement. Face à cela, la solution ne consiste ni à faire surveiller ce travail de bout en bout par son auteur (ce qui transforme les permanents en simples exécutants) ni — démagogiquement — à inviter les maquettistes et dactylos à toutes les réunions où sont discutés les textes, que ce soit le Comité de rédaction ou la Commission éditions (ce qui ne donne même pas aux camarades l'illusion de la démocratie...). La solution consiste en un contrôle sérieux des textes par les instances responsables (Secrétariat du BP, Comité de rédaction, Commission éditions...) : contrôle qui s'effectue tant au niveau du fond qu'au niveau de la forme. Le fond est généralement acquis ; la forme n'a jamais été discutée. Ce qui veut dire concrètement : nous